

LE SNOBISME MUSICAL

J'ai souvent l'impression, en lisant des critiques musicales d'un certain genre, qu'elles sont écrites par des sourds, et par des sourds qui raisonnent sur la musique mais ne l'aiment pas. Ils s'y entendent peut-être, mais certainement ils ne l'entendent pas.

Dans ma première jeunesse, alors que je commençais à connaître quelques musiciens ou amateurs réputés, je m'efforçais de me trouver auprès d'eux dans les concerts. J'avais précédemment, de seize à vingt ans, juché au « poulailler » du Châtelet, au promenoir de Lamoureux, ou assidu aux séances de piano chez Pleyel ou Erard, connu des ivresses musicales et d'intenses émotions que mon goût ne disciplinait pas. La saturation de sonorités exaltait mon âme, sans que ma raison prît souci de contrôler les causes de ce magnétisme, d'introduire de la logique dans cette hyperesthésie voluptueuse et douloureuse. La musique m'apparaissait comme une passion et non comme un motif d'éducation esthétique. Il me sembla que je devais dépasser ce degré, m'enquérir, m'instruire, afin de pouvoir assimiler les éléments de synthèse de la musique comme je m'essayais à le faire pour les lettres ou la peinture. La fréquentation des techniciens me devait être précieuse. Je la recherchai. Je considérai comme une bonne fortune de pouvoir m'asseoir, au concert, auprès de symphonistes, et m'apprêtai à en retirer de sérieux bénéfices intellectuels, à donner à mon ignorance la leçon salutaire de leurs réflexions.

La déception fut profonde. Je fus vite lassé, froissé même, de l'aridité de ces esprits. Insensibles à la grande Muse, au vertige de ses rythmes, ils ne faisaient attention qu'aux procédés. Là où mon cœur, éperdu dans le maëlstrom orchestral, se serrait, et comme des larmes me venaient aux yeux, la voix chuchotante de mes compagnons contestait l'opportunité d'un accord de septième ou émettait une remarque ironique dont la complication me glaçait. L'émotion leur semblait étrangère. C'était une valeur dont ils ne s'occupaient pas. Ils étudiaient sur des partitions les moyens du son, et le son lui-même n'impressionnait pas leurs nerfs. Mes sensations, les phrases brèves que m'arrachait la symphonie, s'exprimaient par un vocabulaire d'ordre sentimental qui les étonnait, alors que ma stupeur s'accroissait à constater que tous leurs commentaires étaient d'ordre logique. Pas un mot qui ne pût, sur leurs lèvres, être aussi bon à préciser une proposition de mathématiques. Enfin, ils me parurent s'occuper uniquement des conditions de mon émotion, et jamais d'elle, au point que je les évitai soigneusement à l'avenir, désabusé par quelques séances.

Je n'ai jamais connu qu'un technicien qui écoutât la musique dans le sens où je l'écoutais moi-même. Ernest Chausson ne le cédait à personne en science, en scrupule technique, mais lorsque nous étions ensemble au concert, il parlait en poète, avec une tendresse et une ingénuité d'âme infinies. Il laissait là toute explication scientifique et s'onivrait du philtre. Il vibrait, il aimait, il avait la foi. C'est le seul musicien à qui j'aie jamais osé confier les élans, les délices, les égarements hors du monde visible, l'hallucination suprême que la symphonie m'a toujours donnés, le seul qui n'en ait pas souri avec un air de dédain poli pour « l'homme qui ne s'y connaît pas ». Je n'oublierai jamais avec quelle claire intelligence Chausson m'expliquait, en me rassurant, que celui qui *aime* la musique, qui en a besoin, qui est dès la première mesure roulé dans sa vague avec un consentement extasié de tout l'être, celui-là, capable de faire œuvre d'amour, est plus sûr de comprendre le mystère et de révéler la bonne déesse que le plus informé contrepointiste ou l'érudite le plus vétilleux.

J'aperçois de plus en plus combien il avait raison, cet ami incomparable, ce fer-

vent, cet être tout de beauté, en présence de l'effroyable « snobisme de la technique » que le wagnérisme et le franckisme ont fait naître. Je ne sais vraiment plus s'il ne faudrait pas préférer l'ignorance d'antan à cette fausse science qu'étale, comme les partitions sur les genoux, cette génération rebutante des lecteurs de concerts, de ces gens qui tournent des pages, crayonnent des notes, pendant que brûle le grand délire musical, et qui ne quittent leur docte étude que pour sourire d'une petite faute d'un instrumentiste. Leur souvenir du concert sera cette faute, et leur joie de la faire remarquer, d'être seuls à l'avoir aperçue, primera en eux la joie de l'extase. Ce ne sont pas ceux-là qui sortiront tremblants, vagues, les joues froides, avec le chagrin de retrouver la rue, le désir de s'enfuir loin du tumulte et des papotages de la sortie, pour garder en leur poitrine le brûlant souvenir, comme un communiant, bras croisés et front penché, garde en lui l'hostie. Ce ne sont pas ceux-là qui se lèveront avec peine, comme laissant dans la salle une chère présence, comme quittant une aimée. Ce ne sont pas ceux-là qui seront à la fois enthousiastes et tristes, ainsi qu'il sied à l'homme qui vient de voir un miracle et qui va laisser errer sur la vie ordinaire un regard trouble où s'interpose encore le regret d'un éblouissement. Satisfaits, maîtres d'eux-mêmes, ils jugent, discutent, régentent la bonne ordonnance des séances musicales où se trouve périodiquement leur petite société rancunière et frigide. Ces officieux de la bonne musique me semblent après tout inférieurs en leur âme à ces badauds que les cuivres d'un orchestre militaire entraînent à marquer le pas sur quelque mail provincial.

Ils créent toute une série de petits mystères de la technique, alors qu'un seul mystère existe, celui de la fée qui soustrait l'âme au corps, pour une heure, celui du spasme immatériel qui exalte et qui console. La musique telle qu'ils la comprennent n'a plus rien qui m'attire. Leur grande affaire ne sera jamais la mienne. Je ne conteste pas que l'étude des moyens de l'émotion soit passionnante, essentielle, pleine de savoureuses surprises : mais que m'importe-t-elle, si, affolé par le grimoire, j'arrive devant le Chant lui-même, et le son même de la Iyre, avec un esprit fatigué, une âme sans fraîcheur ? Les secrets de la palette, de la fonte, de la syntaxe, du contrepoint, de la mathématique ou de la plantation du décor sont intéressants, mais ils doivent être oubliés au moment admirable où l'œuvre elle-même, par eux réalisée, se dresse devant l'homme ému qui l'affronte et vient y reconnaître avec un humble espoir du cœur les raisons supérieures de la vie.

De plus en plus la machine ingénieuse amuse et corrompt l'amateur, disqualifie son âme, et l'amène à désertier le culte qu'il croyait servir. Non certes, je n'irai pas troquer contre une science vaine et sèche les joies de mon ignorance naïve, et laisser la technique « usurper en riant les hommages divins » qui sont dûs à la seule bonne déesse et non aux instruments de son culte. L'émotion, le rythme, l'attraction magnétique de l'infini musical sont à moi, autant qu'au lecteur de partitions, comme le dieu de la cathédrale ou du temple est à l'illettré autant qu'au théologien. Nous ergoterons dehors sur les textes de l'Écriture : ici, dans le sanctuaire, il n'y a que le divin et des âmes qui le reçoivent fervemment. Et c'est cela, aimer la musique, c'est la recevoir. C'est l'aimer pour elle-même et se reconnaître infiniment petit en s'en remettant à la miséricorde de la dispensatrice des rêves.

L'art est et sera toujours et avant tout une question de technique, mais une occasion de sincérité, de plus grand amour. Aimer la musique c'est rêver une puissance qui se tient inépuisablement prête à nous ouvrir des sources de joie, à nous rendre meilleurs par le contact de l'absolu, à exalter ce qu'il y a de plus pur en nos existences, à nous faire aimer les grands mots. Ecole de désintéressement et de reconnaissance, miracle dominical, Effluve ! Tu n'as jamais été faite, Symphonie, pour orner les débats des

disputeurs d'art, mais pour rendre à l'homme des peines un peu de ce fluide que l'existence vole à la vie, et consoler « sa triste opacité » par le voltigeant mirage du sylphe qui le hante, et qu'il a appelé naïvement l'idéal.

Je lis sans plaisir et sans estime les écrits compliqués de certains, qui transforment la musique en problèmes logarithmiques, et nous excèdent de leur invérifiable érudition, avec un tel air de posséder en propre cet art que nous n'aurions plus qu'à nous excuser piteusement d'aller demander de la force et du lyrisme à Beethoven ou à Franck sans connaître les arcanes des fonctions tonales ! Jamais un mot d'amour et de respect pour l'Inconnue sublime en ces discours des pharisiens du chiffre, polytechniciens de l'harmonie, agents-voyers des routes de l'émotion, alignant leurs petits calculs comme des parallélogrammes de cailloux au long du chemin qui va de l'âme humaine à l'infini du rythme. Après avoir souri de ceux qui admirent de confiance, en viendrons-nous à les préférer à ceux qui admirent le compas à la main ? L'attention donnée aux moyens d'art et non au but est, quant à l'époque actuelle, la formule même du snobisme, et la musique en souffre cruellement. De là ces jugements inouïs sur de grandes consciences comme Berlioz, promulgués avec gravité par des analystes de la lettre, indifférents à l'esprit. De là ces délirants hommages à Debussy, qui dépassent le bon sens et feraient haïr cet admirable musicien par ses plus anciens et ses plus fidèles défenseurs, tant son nom et son beau talent deviennent, sous la plume des snobs de la mathématique et des précieux de la quinte majeure, d'irritants emblèmes de l'intolérance artistique. Rien de pire que le snob documenté, c'est, auprès du snob ignorant, un mouton enragé à désespérer Panurgé ! Hypnotisé par l'argutie, myope sur le palimpseste, il trouve dans l'outillage de l'art l'occasion de se racornir l'âme. Son goût se déforme. Il passe du jugement le plus cruellement dédaigneux à l'éloge le plus dithyrambique parce que des formules d'écriture lui ont plu ou déplu, et plus sa critique est spécialisée moins elle a de valeur, car elle reste impuissante à démontrer pourquoi une harmonie émeut quoique fautive, alors qu'une irréprochable ne touche pas. Le gaspillage d'épithètes violentes est ici, dans l'éloge ou le blâme, le signe certain d'une irrésolution de l'esprit.

Cependant le Chant s'élève, immortel et rieur, allégé des gloses, et distinct de tout ce snobisme des scribes musicographes. Ils lisent, mais n'écoutent pas. Pendant que le miracle se produit, que la fête des âmes s'illumine, ils prennent des notes : puis ils s'en vont, croyant avoir assisté au concert, anxieux de rentrer pour préparer l'article qui donnera bonne opinion de leur savoir. Ce sont de pauvres gens. Écoutons l'orchestre et n'envions point leur état de pensée ! Ils sont satisfaits de catégories et de théorèmes : en réalité ils n'ont rien entendu. Malheur à ceux que la déesse ne jette pas hors d'eux-mêmes et qui restent froids lorsqu'elle passe ! Leur science n'est qu'un sarcophage couvert d'hiéroglyphes où ils croient avoir enfermé le miracle. Ils dorment auprès, gardes jaloux et arrogants. Et alors la résurrection s'accomplit, la grande Forme indicible et pure s'élève, plane, s'extasie, et quand ils se réveillent auprès du sépulcre vide, il ne leur reste plus qu'à y jeter leurs partitions et leurs carnets inutiles...

Camille MAUCLAIR.
